

Noël Coulet — *Aix-en-Provence. Espace et relations d'une capitale (milieu du XIV<sup>e</sup>-milieu du XV<sup>e</sup> siècle)*. Aix-en-Provence, Les Publications de l'Université de Provence, 1988, 2 vol.

Un peu moins de deux ans après la parution de la thèse de Louis Stouff sur l'Arles de la fin du Moyen Âge, les Publications de l'Université de Provence mettent à jour son *alter ego* aixois, la thèse d'État soutenue par Noël Coulet en 1979 et préparée sous la direction de l'éminent historien Georges Duby. Comme l'ouvrage de Stouff, cet *Aix-en-Provence* s'inscrit dans la lignée des grandes monographies urbaines qui ont tant fait pour la renommée de l'historiographie médiévale française, telles que celle de Wolff sur Toulouse, celle de Mollat sur Rouen, celle de Desportes sur Reims, et bien d'autres encore. Cependant, peut-être encore plus que leurs illustres prédécesseurs, ces deux historiens provençaux ont orienté leur problématique sur les relations entre la ville et sa campagne environnante; l'ensemble urbain est étudié comme le serait un organisme vivant, intégré dans son environnement naturel. Mais tandis que Stouff décrit l'Arles devenue centre agricole au lendemain de sa période de gloire disparue, Coulet dévoile une Aix-en-Provence en passe de devenir une capitale. C'est le thème qui donne son impulsion et sert de contrepoint à cette thèse, surtout axée sur la dimension économique.

De fait, les caractères des sources exploitées par l'auteur l'ont naturellement porté vers une étude plutôt structurelle qu'événementielle ou politique. Dans les archives aixoises du bas Moyen Âge, point de délibérations communales, de documents narratifs, de séries comptables susceptibles d'éclairer la dynamique sociale de cette ville ou les volontés de ses dirigeants. Seuls les registres notariaux sont en nombre suffisants pour permettre de reconstruire, pièce après pièce, le portrait de cette cité dont on ignorait jusqu'ici presque tout, hormis quelques notices d'histoire de l'art et les éléments publiés par le même N. Coulet dans diverses revues au cours des trois dernières décennies. Pour apprécier à sa juste valeur cette imposante monographie urbaine, il faut donc considérer le travail de minutie et de patience qui l'a rendue possible; cet ouvrage est une mosaïque composée d'une infinité de détails tirés d'une infinité d'actes souvent sans intérêt propre, mais qui cumulés, rassemblés, juxtaposés les uns aux autres produisent une image parfaitement claire et cohérente. À l'occasion, un providentiel livre de comptes ou une poignée d'inventaires permettent d'étoffer un sujet particulier, mais cette recherche est avant tout le fruit du notariat provençal des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

Toute descriptive soit-elle, cette œuvre monumentale se situe dans un contexte historique bien marqué que l'auteur rappelle dans une longue partie introductive justement intitulée « Le temps ». Marqué par quoi ? Qu'il suffise d'indiquer que la période étudiée s'étend entre 1350 et 1450 : en Provence comme à peu près partout en Occident à la même époque, la guerre et la peste sont à l'avant-plan. La guerre des sénéchaux, la guerre des Baux, la guerre de l'Union d'Aix et les pillages de Raymond de Turenne sont donc racontés et expliqués ici, mais sans que cet exposé sur les troubles militaires ne s'écarte de l'idée directrice de l'introduction : Aix-en-Provence a pris le visage d'une capitale administrative dès avant l'installation de la cour du roi René, et la conscience d'être une meneuse parmi les villes du comté a déterminé son rôle dans les conflits, notamment dans la guerre qui l'opposa à Marseille (85).

Faute de documents appropriés, la progression démographique n'est qu'évoquée (38, 59-60), et c'est rapidement hors des murs de la ville qu'est entraîné le lecteur, car c'est là qu'il doit le mieux apprécier la croissance tentaculaire d'Aix, tout

en se souvenant qu'elle demeurait « en tout cas de prime abord, un gros bourg agricole » (111). C'est d'ailleurs en milieu rural que l'historien trouve toutes ses aises et met en valeur son érudition nourrie par les registres des notaires. Il y présente l'un des aspects les plus originaux de sa thèse : le concept des trois zones concentriques formant autour de la ville une ceinture multifonctionnelle. Dans un premier temps, l'auteur s'applique à définir et à détailler le contenu de ces trois cercles pour ensuite saisir sur le vif les rapports qu'entretenaient entre eux les habitants d'Aix et ceux du terroir proche ou plus éloigné.

En se servant de la toponymie, N. Coulet circonscrit d'abord le terroir communal — le premier des cercles — qui se distingue par une exploitation intensive du sol, vouée à satisfaire les besoins immédiats des citadins en matière d'alimentation. C'est ici que l'on retrouve le fameux jardin-verger, signalé dans son article en 1967, de même que les prés et les fosses à fumier nécessaires à l'élevage, les ferrages (champs bladables cultivés avec un soin marqué), des vignes et des plantations éparses d'oliviers et d'amandiers. Une évolution apparaît à l'intérieur de cet espace : l'extension des vignobles au détriment des autres cultures, ce qui serait l'indice d'une paix relative autour d'Aix dès le début du XV<sup>e</sup> siècle (147). La périphérie d'Aix bénéficie d'une description détaillée où apparaissent toutes les facettes de son existence, de l'outillage à la production, en passant par les techniques culturales, l'irrigation et l'assolement.

Grâce à une série d'inventaires, l'attention est ensuite focalisée sur un élément bien caractéristique du paysage provençal, la bastide, relais privilégié de l'élevage moutonnier. Nous la voyons peu à peu conquise par les laboureurs et les nourriguiers prospères et cesser de ce fait de n'être que l'attribut du pouvoir des nobles et des bourgeois (189). Mais avec la bastide, nous avons pénétré le second cercle du territoire aixois, celui de l'« annexion de fait ». Annexion qui se manifeste non seulement par les nouveaux « bastidans », mais aussi par des désertions de villages à la fois trop lentes et trop imparfaites pour avoir été causées directement par les guerres et les pestes (243). En effet, quelques exemples que l'on nous décortique soigneusement permettent de conclure que de nombreux abandons de localités furent encouragés par une mutation de l'agriculture en faveur de l'élevage ovin, donc en faveur des bastides et du déplacement des populations villageoises vers les centres urbains (263).

Dans le troisième cercle, l'emprise urbaine paraît plus diffuse, plus dépendante de la seule initiative des Aixois détenteurs de capitaux. L'auteur a tenté de retracer un peu plus loin les manifestations de l'influence d'Aix, que ce soit sous forme d'investissements fonciers, dans la conquête des pâturages, par l'achat des droits seigneuriaux, communaux ou comtaux, ou encore à travers les entreprises commerciales ou industrielles. Il en ressort qu'à part quelques activités de modeste envergure, principalement rattachées au négoce, à l'élevage ou aux fermes communales (288, 300), Aix n'a eu qu'un rayonnement médiocre, guère perceptible au-delà d'une trentaine de kilomètres à la ronde (315). S'il peut être question de dynamisme, il fut assurément l'apanage des éleveurs, des notaires et des hommes de loi plutôt que celui des marchands.

La seconde partie de l'ouvrage, intitulée « Espace et relations », semble destinée à illustrer ces dernières constatations avec un souci exemplaire du détail significatif. Bien que d'intéressants chapitres soient consacrés aux activités des aubergistes, des drapiers, des merciers et des prêteurs, il est patent que c'est la production et la distribution de la laine qui dominent toute l'économie aixoise. Les autres négoce font

« assez piètre figure » et n'ont pour but que de satisfaire « le gros centre de consommation » qu'est la capitale provençale ou encore de redistribuer des produits d'importation dans un « espace régional » (453). À tout seigneur tout honneur : muni d'un savoir encyclopédique sur la transhumance des moutons, l'auteur en expose les modalités, présente des statistiques sur le volume des troupeaux, identifie les itinéraires qu'empruntaient les bergers dans leur ascension vers les alpages de Haute-Provence ainsi que leurs variations dans le temps. Les actes notariés ont également fourni des indications sur les diverses catégories d'intermédiaires œuvrant dans ce trafic et sur les revenus qu'ils pouvaient en attendre. Les prolongements commerciaux de l'élevage des ovins n'ont évidemment pas été laissés au hasard : la laine, les peaux et la viande des moutons sont suivis à la trace dans les transactions qui les font passer du pâturage jusqu'à leur ultime destinataire. Certes, la laine provençale qui est distribuée à Aix est de qualité inférieure, mais elle est la « principale et souveraine marchandise » de la Société Jean Boutaric, dont le précieux livre de comptes est passé au peigne fin (444). Conjugué aux secteurs économiques d'importance secondaire, et en particulier à l'hôtellerie, le commerce lainier fait bien d'Aix-en-Provence « la plaque tournante de la Provence intérieure » (321).

L'abondance des actes de crédit dans les fonds notariaux qui servent de fondement à cette monographie rendait obligatoire un chapitre spécialement consacré au commerce de l'argent. Aride, et elle aussi témoin d'une certaine médiocrité aixoise, cette mise au point n'en est pas moins utile et fait le contrepoids aux habituelles études sur les opérations bancaires dans les grandes cités marchandes. Elle met en lumière un domaine méconnu de l'économie médiévale qui est pourtant, sans doute, l'un des pivots des relations entre les villes et campagnes pendant cette période de reconstruction. Elle permet par ailleurs de comparer dans un cadre précis le comportement des Chrétiens et celui des Juifs. La spécificité de ces derniers au sein de la société aixoise peut donc être décrite par ce biais.

C'est à la vie culturelle d'Aix que s'attaque en dernier lieu N. Coulet. La transition entre les chapitres sur les relations commerciales et ce dernier chapitre n'est pas des plus aisées; on y devine le regret de n'avoir pu placer entre les deux une section sur les institutions du pouvoir et sur la société aixoise elle-même. Il est délicat de rendre compte du sort des artistes et des intellectuels d'une ville sans avoir préalablement présenté les autres classes sociales. C'est pourquoi l'auteur s'appuie sur la notion de « fonctions d'une capitale »; une ville telle qu'Aix doit non seulement servir de marché régional, mais aussi « proposer, diffuser, voire imposer des modèles de comportement et de pensée » (537). Y parvient-elle ? Dans le domaine des arts décoratifs, les commandes des Aixois ne manquent pas, mais elles sont surtout adressées à des Avignonnais (542). Quant à l'Université de Provence, fondée en 1409, elle n'a guère rehaussé le prestige des milieux intellectuels de la ville. L'appui des comptes angevins, celui de la commune et l'installation de professeurs réputés n'ont pu empêcher que cette institution soit encore longtemps boudée par les étudiants provençaux, et même aixois, qui lui préféreraient les Facultés d'Avignon (573).

C'est en quelque sorte à une conclusion négative que conduit tout ceci. Paradoxalement, Aix ne ressemble pas à une véritable capitale à cette époque. Elle abrite certes l'appareil administratif et juridique de l'État, mais elle n'est ni ville royale, ni tête de file de la finance et du savoir, ni même centre industriel. Peut-être cette impression d'imposture est-elle amplifiée par l'optique résolument économique qu'a dû adopter l'auteur. Quoiqu'il en soit, celui-ci a l'habileté d'ajouter en fin d'analyse que, de toute façon, il ne saurait y avoir une capitale au plein sens du terme dans un

pays comme la Provence où le tissu urbain est à la fois trop dense et trop faible pour permettre une polarisation du pouvoir, du prestige et des ressources.

Si Aix n'est pas exactement le modèle de la capitale, la thèse de N. Coulet peut, pour sa part, servir de modèle à bien des égards. Modèle de style, d'abord : il est bon de retrouver à l'occasion des travaux historiques qui allient la rigueur scientifique à l'élégance de la langue. Modèle d'application ensuite, car le nombre et la précision des cartes et des tableaux, la lecture consciencieuse des textes latins et provençaux montrent combien il peut être profitable de fouiller en profondeur la plus petite des questions, d'exploiter le moindre des renseignements. Cette minutie est souvent seule garante d'un résultat probant, en particulier en histoire médiévale où la rareté des sources interdit toute schématisation. La difficulté est d'ensuite faire en sorte que la masse des connaissances n'écrase pas sous poids les idées fortes, les interprétations de portée théorique. Mais cela reste le meilleur moyen de transformer la recherche en une sorte d'excursion au tréfonds de la Provence médiévale où l'outil, le mobilier et le plus banal contrat de location sont autant de signes du vécu. Aucun doute possible : il s'agit ici d'un morceau de « Nouvelle Histoire » dans sa forme devenue maintenant classique.

Lucie Larochelle  
Hull (Québec)

\* \* \*

Jean de Bonville — *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d'un média de masse*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1988, 411 p.

Cet ouvrage reprend, à peu de chose près, une thèse de doctorat (Ph.D.) présentée à l'Université Laval en 1985 et soutenue en 1986. Sa publication est heureuse à plus d'un titre. D'abord, le travail d'un universitaire devient accessible à un plus large public, mais la parution de ce livre représente surtout une étape importante dans l'histoire de la presse québécoise. Histoire indigente à maints égards si on la compare à celle des États-Unis, de la France ou de l'Angleterre. Durant les trente dernières années, moins d'une quarantaine d'ouvrages consacrés à l'histoire de la presse ont été publiés au Québec, ce qui est très peu.

Par histoire de la presse, il faut entendre une spécialisation de la discipline historique. L'historien qui s'y adonne fait l'histoire de la presse et non l'histoire à travers la presse. En ce sens, au Québec, il s'agit, croyons-nous, d'un champ de recherche nouveau. Cette discipline, qui tire profit des enseignements récents de la sociologie, de la psychologie et de l'économie, propose à l'historien une réflexion sur les structures, les conditions de fabrication, les fonctions et l'influence de la presse dans le passé.

La contribution de Jean de Bonville s'inscrit au cœur de cette nouvelle discipline. Elle prend place dans la foulée de la publication du répertoire de la presse réalisé par l'équipe de chercheurs dirigés par André Beaulieu et Jean Hamelin. Ce dernier, d'ailleurs, à titre de membre du jury lors de la soutenance de la thèse, a dit son émotion. « C'est un jour de fête », disait-il, puisque le répertoire de la presse se voulait un outil au service des chercheurs dans un secteur important de notre patrimoine culturel, et que cette étude montrait une fois de plus tous les fruits qu'on pouvait en